

Connaissons mieux nos gens d'affaires

Chaque entrevue avec un homme d'affaires de chez nous a sa valeur, sa couleur; celle-ci, que je vais vous rapporter, a le charme d'un conte, enluminé de "il y avait alors", "en ce temps-là". Et le fin conteur que je vous présente doit, me semble-t-il, la spontanéité, l'instantanéité du verbe à son sens



(PHOTO STUDIO LAPORTE)

M. Sidney LAPORTE

d'observation aigu développé dans l'exercice de sa profession: la photographie.

En effet, le fondateur du Studio Laporte, M. Sidney Laporte, sait ranimer le passé par un mot qui "imprime" sur autrui ce qu'a enregistré fidèlement une mémoire naturelle visuelle et, en plus, aiguisée par tant de photographies.

"Je suis né un 27 décembre, en 1880, à Verchères. Papa était médecin et se prénommait Jean-Baptiste; il avait épousé Arthémise LeNoblet-Duplessis qui lui donna plusieurs enfants dont quatre fils: le docteur Pio-H. Laporte qui épousa Emilienne Hervieux, le docteur P.-C. Laporte, époux de Marthe Violette de St-Léonard, le notaire Marius Laporte qui fut de Verchères

et le mari d'Ida Gauthier, enfin moi-même. Donc nous fûmes quatre garçons, quatre frères au foyer paternel.

Mais, de mes soeurs, trois vivent encore: Mme Pierre Bertrand (Anna-Maria), Mme Vital Chicoine (Blanche) et Mme Rodolphe Brunet (Démétrie).

Ça fait que, avec le docteur P.-C. Laporte et moi-même, nous sommes cinq survivants du foyer fondé à Verchères par Jean-Baptiste Laporte et Arthémise LeNoblet-Duplessis.

Papa était médecin et jouissait alors de quelque influence chez nous, mais il était aussi zouave pontifical; et nous jouissons encore, mon frère le Docteur P.-C. Laporte, mes trois soeurs et moi-même, du privilège de faire gras tous les jours de l'année et de faire participer à ce privilège ceux que nous invitons à notre table; les descendants de mes frères et soeurs ont, eux aussi le privilège de faire gras chaque jour de l'année, mais non pas de faire participer à ce privilège, leurs invités. Faut vous dire que, malgré ce privilège, nous avons fait maigre comme tout le monde; dans mon cas, j'ai assez de mes doigts pour compter les jours maigres alors que je fis gras.

Oui, je vous disais que papa avait quelque influence chez nous; c'est pour vous expliquer que je fréquentai l'école de Verchères fort irrégulièrement: j'y allais quand je pouvais et à l'heure qui convenait . . . à ma santé, car de cinq à dix ans, je fus bien malade. L'école, ce fut plutôt la chambre: mes soeurs m'apprenaient à lire, à écrire, à compter. A douze ans, je quittais l'école et poursuivais chez nous mon instruction, grâce à la sollicitude des autres membres de la famille.

Et savez-vous qu'il m'est resté un goût prononcé pour la lecture! J'étais abonné, alors, à des revues françaises comme "Lectures pour tous"; et ça me désennuyait et ça m'instruisait.

Puis j'ai voulu faire comme tout le monde: gagner ma vie. Je fus, un moment, boulanger; j'ai dit "un moment", parce que, comme on boulangeait alors à la main, ma santé m'a vite forcé d'abandonner ce métier. Puis j'ai tâté au transport du charbon, à l'embouteillage de la bière; même je fus, un instant, "peintre en bâtiments".

Toujours est-il qu'une bonne journée, en passant près du "Monument National" à Montréal, je vois une affiche annonçant des "examens pour le service civil", comme on dit. J'entre, et ça me coûte deux dollars pour m'inscrire à l'examen. Et puis j'oublie ça jusqu'à l'arrivée d'une lettre, quelques mois plus tard, par laquelle on m'apprend que j'ai bien passé l'examen. Alors, papa et le ministre Alphonse Geoffrion m'obtiennent un emploi au Bureau de Poste, à Montréal où je travaillai quatre ans.

Survient la photographie . . . dans ma vie. Je quitte le Bureau de Poste et travaille un an chez un dénommé Desjardins. Et c'est alors que . . . je vogue vers d'autres rivages.

C'était en 1905. Mon frère, le docteur Pio, avait déjà pignon sur rue à Edmundston, le long du chemin Canada, là où demeure aujourd'hui le Dr Ls-Philippe Pichette. C'était l'époque du pont couvert, au bas de la côte à York, et Edmundston se situait, en somme, entre les deux ponts, des deux côtés de la rue Victoria.

Mon frère Pio me fit venir, et j'ouvris mon studio dans une bâtisse de M. Jos. Bérubé, beau-père de Léonard Albert et Martin Thériault. Aujourd'hui, c'est René Simard qui a son magasin de meubles à cet endroit. Mais la maison n'est pas la même.

—Et ça a dû "marcher" votre studio de photographie?

—Allez! Allez! ça n'a pas marché. Dans ce temps-là, on achetait l'eau à la tonne; dix cents la tonne. C'était un M. D'Astout qui nous la transportait, après l'avoir puisée à la source Fournier — le père de Frédérick et Florent Fournier — où est à peu près la grange des Fraser. Pas beaucoup d'eau, donc pas beaucoup de photographies; en tout cas, pas comme professionnel. Et puis, ici, c'était la photographie "sur zinc" qui avait cours, avec un M. Pelletier, celui qui a bâti ce que les gens nomment le "château Lajoie". M. Pelletier était un orfèvre; il pouvait offrir l'unique photographie sur zinc à quinze cents, tandis que moi je devais exiger un dollar et demi; car le zinc donnait un seul portrait, et notre système en permettait plusieurs.

Ca m'a pris de quatre à cinq ans pour habituer les gens. Aussi, de ce temps là, on imprimait au soleil; il n'était pas question de machines, d'appareils.

En 1910, je me suis installé où est aujourd'hui le Studio Laporte, sur la rue Hill. C'était là que se situait le Bureau de la ville; d'un côté de la maison, c'était ce bureau de la ville; de l'autre, c'était mon studio.

J'imprimais alors au soleil sur papier solio qui sert maintenant aux épreuves; on développait dans un bain avec de la poudre d'or. Quand on "posait", il fallait "exposer"; ce qui explique le siège spécial, avec carcan, pour que les gens ne changent pas la pose. Et puis, s'il ne faisait pas soleil, la photographie était impossible.

Puis les temps ont changé: le kodak pour amateurs, le papier, l'imprimerie à la lumière artificielle. L'eau et l'électricité nous ont été données, ici, aux environs de 1910-1911. Mais, encore là, il n'était pas possible de travailler le jour, dans mon cas: le conseil de ville faisait "partir le courant" à cinq heures le soir jusqu'à 7 heures le matin. Je travaillais quand c'était possible; et comme les gens restaient et travaillaient à la maison sur semaine, le dimanche seulement ils sortaient. Et comme survint l'automobile, les gens sortaient le dimanche et . . . dépassaient le Studio. Il me restait les soirs de semaine, quand les gens sortaient.

Et puis, ça s'est organisé petit à petit; et le Studio Laporte a progressé pour atteindre à un succès remarquable avec ses nouveaux co-propriétaires, M. et Mme Larry Coburn, mes petits-neveux. Mais à cet instant s'arrête mon histoire; la leur, il vous la raconteront.

—Merci bien, M. Sidney Laporte. Cependant, malgré l'heure tardive, j'aimerais bien quelques détails sur vos activités théâtrales, musicales. . .

—Limitons-nous à la musique. C'est beaucoup sur les instances d'Ernest Gagné que j'ai organisé la Fanfare d'Edmundston, en 1914. J'en ai été le directeur pendant dix-sept ans; et me succédèrent Browning, Martin, Léo Poulin, Georges Guerrette.

Quand j'ai organisé cette fanfare, j'ai dit aux intéressés: "On va apprendre les notes, les dièses, les bémols, la mesure, du solfège, et puis on achètera après les instruments". Ce fut fait en six mois. J'ai eu aussi, alors, l'aide du Docteur Simard. Nous étions 36 membres à un temps; je me rappelle bien Ernest Gagné, Antoine Desjardins, Herby Lajoie, Thomas Guerrette, Thaddée Hébert. . .

Ca fait qu'après six mois, on a acheté des instruments;

et moi, ça me donna l'idée d'être aussi marchand d'instruments, de musique en feuille, car les gens de la région ne demandaient souvent des instruments, de la musique. Pendant vingt ans au moins je m'en suis occupé.

Et pour que la fanfare ne tombe pas, chaque membre avait à payer un prix uniforme pour l'achat d'un instrument qui restait à la fanfare au départ. C'est ainsi que la fanfare eut ses instruments et la relève, car il était plus facile de trouver des gens intéressés que des instruments.

Pendant tout ce temps-là, je faisais partie de la chorale de la paroisse; j'en ai été membre pendant au moins quarante ans, et même au temps de la vieille église et du curé D'Amours. Les directeurs dont je me souviens sont mon frère, le docteur Pio, jusqu'à son accident mortel en 1939; puis mon autre frère, le docteur P.-C. Laporte, pendant quelques mois; puis Léo Poulin, sûrement au temps de Noël 1943; en 1944, c'est vous qui nous arriviez et êtes demeuré au jubé depuis.

—Tiens! vous me faites de l'histoire fort intéressante; encore un mot?

—Je suis membre, au 3ième degré, des Chevaliers de Colomb; et puis j'aime toujours beaucoup la lecture. Et je suis maintenant calmement, chez ma nièce, Mme Jeanne Landry.

—Un grand merci, M. Sidney Laporte.

L.-J. L.